

La *LETTRE* Novalis



Supplément à la *Lettre* bimestrielle n°61

février-mars 2016

HENRI BLAZE DE BURY
LE COLLIER D'ÉMERAUDES



Source : *Gallica.bnf.*

I

Le prince Lotario, et sa femme Lea-Catarina, qu'il avait épousée par amour, vivaient à Rome dans la meilleure intelligence. Jeune, beau, quelque peu adonné aux plaisirs, Lotario, sans cesser d'adorer sa femme, ne tarda pas à reprendre certaines habitudes de dissipation qu'il tenait plus encore de sa naissance et de ses relations que de son humeur et de ses goûts, et ce fut vers la même époque (environ trois ans après leur mariage) que la princesse inclina vers la dévotion.

Sur les instances formelles de son époux, Catarina prit alors pour directeur le jeune moine du couvent des Bénédictins, l'ami d'enfance de Lotario, comme lui d'origine patricienne, et que des revers de fortune avaient jeté dans les ordres.

Elisei remplit son office avec zèle, avec trop de zèle, car il en perdit le repos.

A force de voir sa pénitente à toutes les heures du jour, il la vit dans ses rêves la nuit.

Cette haleine embaumée qu'il respirait chaque matin dans les mystères du confessionnal l'enivra, et bientôt le jeune moine sentit courir dans ses veines toutes les ardeurs dont avait brûlé le cœur du prince Adriani aux premiers temps de sa passion. Seulement, cette fois, le mal paraissait sans remède. En vain Elisei apprenait par cœur tous les sonnets de Pétrarque, en vain il les récitait d'une voix à faire pleurer le marbre, la diva ne voulait rien entendre.

Cependant, le diable, qui sait toujours plus ou moins par où le bât nous blesse, finit par trouver un moyen de se glisser au cœur de la princesse.

Un soir, en passant sous les arcades de la strada de Condotti, Catarina vit tout à coup flamboyer derrière les vitrages de la boutique d'un orfèvre une parure d'émeraudes d'une richesse véritablement sans égale. Il y a dans les éclairs qui jaillissent de certaines pierres précieuses

d'irrésistibles attractions qu'on ne s'expliquera jamais que par le magnétisme. Si quelque chose au monde ressemble au premier regard qu'une jeune fille échange avec son amoureux, c'est à coup sûr le regard qu'elle échange avec l'émeraude, le diamant ou le saphir qu'elle convoite. Il entre dans ce coup d'œil rapide, instantané, électrique, quelque chose de plus qu'un vulgaire désir de possession : c'est de l'amour moins l'identité des fluides, et le mot de fascination rend à merveille cette irrésistible influence. J'ai toujours imaginé que l'œil du serpent qui perdit Ève devait être une émeraude.

Catarina resta près d'un quart d'heure sous le charme, et, lorsqu'elle voulut faire un pas pour s'éloigner, il lui sembla que toutes ces petites pierres vertes la suivaient d'un regard languissant.

II.

De retour au palais, la princesse n'eut rien de plus pressé que de confier au prince son désir de posséder l'écrin. Lotario promit de voir le bijoutier dans la journée, et sortit, laissant, selon son habitude, Catarina en tête-à-tête avec Elisei.

A dîner, le prince dit à sa femme que le bijoutier demandait trente mille écus de l'écrin, et que, par conséquent, il fallait y renoncer.

– Après ce que le carnaval vient de nous coûter, ajouta-t-il, il est impossible que nous songions à nous passer de semblables caprices. Ainsi n'en parlons plus.

La princesse fut inconsolable.

Voyant que ses prières et ses instances ne pouvaient rien, elle eut recours aux caresses, aux larmes. Comme ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à Lotario, mais l'argent, larmes et caresses perdirent leur droit, et la pauvre Catarina n'eut d'autre consolation que de passer, chaque fois qu'elle sortait, devant la boutique de l'orfèvre, et de cligner de l'œil aux émeraudes, qui, du fond de l'écrin, fixaient alors sur elle leurs regards verts de chatte en amour.

Lorsqu'elle rentrait ensuite au palais, Catarina se laissait aller dans un fauteuil, y restait des heures entières plongée dans ses méditations ; et, s'il vous arrivait de lui adresser tout à coup la parole en ces moments-là, vous eussiez dit qu'elle s'éveillait d'un songe.

Ses joues devenaient pâles, l'habitude des larmes commençait à rougir l'émail de ses beaux yeux ; quelques jours encore, et cette mélancolie dégénérait en langueur.

Ce que voyant le prince, il alla trouver le jeune moine et lui confia ses inquiétudes, en le suppliant de ne pas perdre un instant, et de mettre en œuvre toutes les ressources de la religion pour consoler Catarina et la guérir de son caprice.

III.

Le lendemain, à l'heure où Lotario avait coutume d'être absent, Elisei se rendit chez la princesse, et, la trouvant seule, ne lui parla absolument que des émeraudes de la strada de Condotti.

– Ce sont des éclairs si vifs, ajoutait-il avec enthousiasme, de si flamboyantes ardeurs, que l'œil ne saurait s'en détacher. Et la monture ! vit-on jamais travail plus merveilleux ! Un tel joyau serait digne d'orner le cou d'une sainte descendant pour quelques heures des régions célestes sur la terre. Et dire qu'une Anglaise avait marchandé hier ces émeraudes ! Une hérétique !

Et comme Catarina soupirait :

– Rassurez-vous, reprit le jeune moine en appliquant sur elle ce regard dont Lucifer enveloppe sa proie, rassurez-vous, j'ai sauvé le trésor.

A ces mots, Elisei tira de dessous sa robe l'écrin qui contenait la parure d'émeraudes, et l'offrit toute flamboyante à la princesse.

– Dieu ! s'écria Lea-Catarina, je donnerais ma vie pour posséder ce collier, ne fût-ce qu'un moment !

– Il est à toi, dit Elisei en tombant à genoux.

Lea crut qu'elle allait mourir de joie, fascinée, éblouie par une explosion de lumière ; le feu des émeraudes l'enivra, et peu à peu ses sens l'abandonnèrent...

IV.

Quand le prince Adriani rentra au palais vers cinq heures, le jeune moine, discrètement assis sur un carreau, était occupé à lire quelque pieuse histoire, dans un beau légendaire enluminé d'or et de vermillon, tandis que la princesse, calme et les yeux baissés comme une sainte, dessinait près de la fenêtre une tête de Madeleine pénitente.

Le visage de Lea respirait une douceur angélique, un air de quiétude bienheureuse, de pureté voisine de l'extase, que le prince ne se souvenait pas d'avoir jamais vu à sa femme. Aussi fut-il ravi d'aise à l'aspect de ce changement, dont il attribua soudain toute la gloire au zèle religieux de son ami. Lotario serra avec effusion la main du jeune moine, et, le priant de ne pas interrompre sa lecture, vint se mettre en adoration auprès de Catarina, dont la beauté céleste semblait se révéler à lui pour la première fois.

Elisei continua de lire, et le prince, tout enivré des charmes de sa femme, tantôt jouait avec l'anneau de sa blanche main, qu'elle laissait glisser le long de sa robe avec coquetterie ; tantôt, s'appuyant sur le dos de la chaise, couvrait de baisers ce joli cou de cygne mollement penché

sur le dessin.

Cette scène de mœurs italiennes du XV^e siècle, et qui vous reportait involontairement dans l'intérieur de quelque grande famille au temps de Dante et de la belle Francesca, fut troublée tout à coup par la venue d'un laquais annonçant l'orfèvre de la Strada de Condotti.

A ce nom, qui produisit sur la princesse l'effet d'un coup de foudre, un sourire diabolique effleura la lèvre du moine, dont les yeux restaient toujours collés sur les pages du missel.

– Que j'ai de joie à vous trouver ici, mon frère ! dit l'orfèvre en apercevant Elisei ; vous allez nous aider à conclure l'affaire, n'est-ce pas ?

Puis, s'adressant au prince :

– Ainsi monseigneur s'est décidé. Eh bien, foi d'honnête homme, je vous en félicite : un pareil marché ne se rencontre pas tous les jours. Quelles pierres, monseigneur ! Et quel travail ! Benvenuto Cellini lui-même ne ferait pas mieux.

Lea-Catarina était plus morte que vive.

– Je me souviens, en effet, répondit Lotario, d'avoir marchandé cette parure ; mais, depuis, la princesse a changé d'avis, et j'y renonce.

– Alors, monseigneur, veuillez me remettre l'écrin, et n'en parlons plus, reprit l'orfèvre désappointé.

Lea, plus pâle que le marbre d'un tombeau, se tenait immobile dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux ; quant au moine, il continuait à lire le plus tranquillement du monde.

– Moi, vous remettre l'écrin ? répliqua le prince. Vraiment, mon cher, je ne sais ce que vous voulez dire.

– Monseigneur veut plaisanter sans doute, continua l'orfèvre ; heureusement que j'ai là ma caution, ajouta-t-il en se tournant vers Elisei.

– Et tu fais bien de l'invoquer, poursuivit le jeune moine d'un ton plein de franchise et de loyauté, nous ne sommes pas gens à nier le dépôt. Oui, mon patron, je suis allé chez vous ce matin vous demander cette parure pour la mettre encore une fois sous les yeux de notre belle princesse, et pousser même de tout mon crédit, s'il y avait lieu, la conclusion du marché. Mais vous estimez un prix fou vos émeraudes !... Et d'ailleurs, maintenant, la princesse n'en veut plus.

– Qu'il n'en soit plus question, dit l'orfèvre, et qu'on me rende mon écrin.

Catarina ne donnait pas signe de vie ; et, lorsque le prince lui demanda où elle avait enfermé la cassette, il ne put en obtenir de réponse.

Voyant cela, Elisei vint en aide à son ami.

– Ouvre cette armoire, lui dit-il, et tu la trouveras dans le troisième tiroir à gauche.

En effet, les émeraudes étaient là ; mais, au moment où le prince y portait la main, Lea tomba sans connaissance, en poussant un cri aigu

comme si son âme allait se séparer de son corps.

Lotario remit l'écrin au bijoutier, qui s'inclina profondément, et sortit accompagné du pieux moine.

V.

– Mon doux trésor, dit le prince en revenant auprès de sa femme, se peut-il que vous vous chagriez de la sorte pour un collier ? Un peu de patience, ma Lea ! et, si dans quelques jours cette fièvre de langueur ne cède pas aux distractions, eh bien, nous verrons alors à nous procurer, coûte que coûte, les trente mille écus que demande ce juif. Nous engagerons, s'il le faut, nos domaines. Allons, petite folle, ne pleurez pas !

Et, comme il lui passait le bras autour de la taille :

– N'approchez pas ! s'écria-t-elle en se levant en sursaut ; n'approchez pas ! car j'ai la peste.

Et, roulant à terre, elle se meurtrit la poitrine et s'arracha les cheveux, puis se mit à pleurer de nouveau et à sangloter amèrement.

La nuit ne fit qu'ajouter encore à son désespoir. Un délire convulsif la prit, pendant lequel Lea-Catarina ne laissa plus échapper que des mots entrecoupés.

Au milieu de ses sanglots revint plusieurs fois le nom du jeune moine, qu'elle appelait démon et tentateur.

Vers dix heures, Lotario, les traits bouleversés, les habits en désordre rentra dans ses appartements et ferma au verrou la porte de sa chambre à coucher.

Peu de temps après, on vint gratter à la porte ; mais le prince ne répondit pas et continua à ronger sur le bord de son lit un mouchoir de batiste trempé de pleurs. Ce ne fut que le lendemain, en sortant à la première aube, que Lotario apprit de son vieux serviteur que la princesse avait disparu.

VI.

A quelques semaines de là, je me promenais avec D... au Monte-Pincio, dans les environs de la villa Medici.

C'était une des plus riantes et des plus délicieuses matinées de printemps ; les arbustes se balançaient tout en fleurs et le laurier tendait vers le ciel ses rameaux d'or. Ça et là, sur les pentes vertes, couraient et grimpaient de gais enfants à la recherche des primevères et des pâquerettes. A notre gauche s'étendait Rome, avec ses palais, ses cloîtres, ses églises, ses rues tortueuses et ses carrefours, et de ce corps gigantesque montait vers nous je ne sais quelle vague rumeur qui

bourdonnait à nos oreilles, en même temps que nous entendions le cri aigu de l'alouette perdue au bleu de l'air.

Le moment et le lieu semblaient faits à souhait pour la poésie.

Par malheur, ou, si on l'aime mieux, par bonheur, un antidote infailible s'offrit à nous dans la personne de deux Anglais longs et flegmatiques, plantés là à quelques pas de nous, à l'endroit d'où l'on découvre la *piazza del Popolo*, et qui tenaient leur lorgnette braquée comme dans l'attente d'un spectacle.

Cette place du Peuple, ainsi qu'on l'appelle, sert d'ordinaire aux exécutions.

Nous avançâmes.

Une foule immense s'agitait sur la place, et, du milieu de cette foule, nous vîmes se dresser la guillotine avec son affreux couteau, dont la lame reluisait au soleil comme les écailles d'un serpent.

Le bruit croissant de la multitude annonça l'arrivée du condamné. C'était un homme de stature élevée et noble.

Deux frères de la Miséricorde l'accompagnèrent jusqu'au pied de l'échafaud, dont il monta les degrés d'un air froidement dédaigneux. — Nous détournâmes la tête, mon compagnon et moi, et presque au même instant un bruit sourd nous avertit que tout était consommé.

En rentrant chez moi, j'achetai d'un crieur des rues l'acte d'accusation du criminel, et le premier mot qui me sauta aux yeux dans cette lugubre page fut le nom du prince Adriani.

En effet, c'était lui, le mari de Lea-Catarina, dont le sang illustre venait de jaillir sous la hache du bourreau. Voici, du reste, les faits tels que le récit les donnait.

« Le 15 avril de la présente année, Lotario s'étant rendu au couvent des Bénédictins, avait demandé à parler au très-saint frère Elisei. Le pieux moine vint, et tous deux se promenèrent dans le jardin du cloître. Cependant, après plusieurs tours et détours, durant lesquels la conversation parut s'échauffer, et comme ils arrivaient auprès d'une statue qu'on dit être celle de la bienheureuse sainte Catherine, vierge et martyre, Lotario assaillit le pieux frère, et, s'armant d'un couteau qu'il tenait caché sous ses vêtements, lui porta trois coups mortels, dont deux dans la poitrine et l'autre sur le crâne. Lorsque l'alarme se mit dans le couvent, et que les autres frères accoururent, le jeune moine venait de rendre l'âme. Le meurtrier, investi de toutes parts, avait été arrêté, serrant encore entre ses mains l'instrument sanglant de son crime, dont il s'était, du reste, confessé ouvertement à la justice, sur quoi le tribunal l'avait condamné d'une voix unanime à la peine de mort. »

VII.

Je me rappelai alors malgré moi tout ce qu'Aristote, Galien, Avicenne, Albert le Grand, Plin surtout, ont dit des pierres précieuses et des mystères qui s'y dérobent, et je songeai à cette phrase de Novalis :

« Il y a dans les métaux et les pierres, comme dans les plantes, une multitude de forces diverses et d'éléments qui ne nous deviennent sensibles que lorsque nous sortons de l'espèce d'isolement où la vie ordinaire nous tient. Ce qui arrive non-seulement dans l'état magnétique, mais encore pour certaines organisations nerveuses »¹.

¹ Extrait des *Bonshommes de cire* par l'auteur des Salons de Vienne et de Berlin [Henri Blaze de Bury], Paris, 1864.



Ce supplément de la *Lettre Novalis* n°61 est une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2016